Relecture spirituelle de ce que nous avons vécu
Intervention de Claire Bernier, Responsable communication du diocèse d'Angers
31 mars 2025

Si j'ai accepté cet exercice difficile, c'est pour deux raisons. La première est que j'ai trouvé que cette session était importante, signifiante et je veux remercier ici ceux qui l'ont initiée, voulue et préparée ; elle vient comme un point d'étape, un point d'ancrage, nécessaire sur ce chemin escarpé, accidenté et vaste qui nous rassemble.

La seconde raison est liée au fait que l'on m'ait invitée, au regard de prises de parole que j'ai eu dans les tout premiers temps de la réception du rapport de la CIASE (à travers divers médias et à l'occasion de réunions diocésaines publiques). A cette époque, parce qu'il le fallait, qu'il était de ma mission de communicant de parler et non de céder à la tentation du silence, j'ai, avec d'autres, grâce à d'autres, cherché et trouvé des mots à partager. C'était fin 2021 et dans les mois qui ont suivi. Alors, en mon nom personnel, que puis-je dire aujourd'hui, alors que près de quatre années se sont écoulées ? Qu'ai-je vécu comme croyante, comme laïc en mission, comme communicant en Eglise ?

Le sujet qui nous préoccupe n'a pas fini de nous déplacer et contrecarre notre possibilité de trouver les mots qui seraient justes pour nous tous ici réunis. C'est bien à chacun de vous que je désire m'adresser quelle que soit votre raison d'être là ; c'est avec chacun d'entre vous que j'aimerais dialoguer pour aller plus loin dans le témoignage et la relecture que je vous partage maintenant.

Lorsqu'on accepte l'appel pour une mission d'Eglise, c'est, la plupart du temps, et ce fut le cas pour moi, pour mettre ses compétences et son énergie au service de l'annonce de l'évangile. Cette ambition de donner de l'écho à l'évangile se traduit chez nombre d'entre nous par l'évidence que nous allons annoncer du « beau », du « bon », du « vrai » ou encore de la « joie », et nous trouvons là un moteur. En tout cas, telle était ma naïveté : je venais contribuer à diffuser la « joie de l'évangile » ! Et d'ailleurs, avais-je pensé sérieusement que ce qui était vrai dans la vie de notre Eglise puisse n'être ni beau, ni bon, ni joyeux ? Que des faits avérés soient même contraires à l'évangile ? Pourtant ce fut le cas dès le début de mon engagement.

Humainement, la succession des drames dévoilés, le fait d'entendre et de rencontrer des personnes victimes m'a révélé un peuple de souffrants dont j'ignorais tout jusqu'à la possibilité qu'il existe : des personnes, des enfants ont vécu ces drames parce qu'ils ont rencontré le chemin de notre Eglise. Oui, au fil des révélations, c'est tout un peuple qui m'est apparu, émergeant de ténèbres qui le tenaient invisible. J'ai découvert un monde dont j'ignorais tout. Curieusement, j'ai compris il y a peu de temps, qu'en réalité c'était la seconde fois que je faisais cette expérience de découvrir un monde insoupçonné. Maman d'une jeune fille trisomique âgée de 19 ans, j'ai par elle, par son handicap, sa scolarité hors des sentiers battus, par ses amitiés aussi, découvert un peuple : peuple de souffrants, de résilients, de personnes à la dignité si souvent bafouée, de personnes d'une humanité qui nous rend plus humain – je ne sais comment le dire autrement – quand on a la possibilité de l'écouter, de tisser des liens, d'emprunter un chemin commun.

Voilà donc une première expérience décisive que j'ai vécue lorsque vous, personnes victimes, avez souhaité et trouvé la force de prendre parole, et lorsque vous, personnes de la CIASE, nous avez remis votre travail. Moi qui suis toujours marquée par les paroles de Jésus qui relèvent et redonnent vie à ceux qu'il rencontre, j'ai vu un peuple se lever malgré tout, un peuple témoigner que la vie pourrait l'emporter sur le mal subi. A condition de trouver des espaces et des personnes qui écoutent et dialoguent, relèvent, accompagnent, proposent une fraternité au long cours et bien d'autres choses encore.

Alors découvrir un tel océan de souffrances au sein de notre Eglise, du fait de membres de l'Eglise, comment vivre cela lorsqu'on est laïc en mission ecclésiale ? Comment porter ce manteau de l'Eglise devenu si lourd ? Cela ne va pas de soi ; il faut puiser plus profond pour renoncer à quitter la barque malgré la blessure et la honte, la colère aussi, revisiter sa foi, sa théologie, accepter de vaciller, devenir tout d'un coup plus adulte dans son lien à l'Eglise et plus vulnérable parce que conscient de la réalité.

Comme communicant, cette crise nous touche comme aucune autre crise. Elle balaie évidemment tous nos savoir-faire bien huilés, déjoue nos empressements habituels à élaborer des plans de communication, ne nous laisse pas indemne sur le plan personnel. Chaque fois que nous devons écarter les sirènes qui invitent à se taire ou à « faire le gros dos », chaque fois qu'il nous faut chercher les mots puis les porter, c'est décider de se donner plus encore, d'entrer davantage dans le don que le Christ a fait de lui-même, dans sa « livraison » oserais-je dire. Et cela n'est possible, sensé, que parce que c'est en donnant sa vie que le Christ a vaincu le mal, que parce que Dieu a fait cette promesse d'être avec nous pour mener le combat.

Il s'agit en fait de laisser place au mystère de la Croix dans l'acte de communiquer.

Car concrètement, comprendre que c'est l'histoire de mon Eglise, la nôtre, aux prises avec un mal qui la ronge de l'intérieur, qui empêche et ruine des vies, cela passe par des nuits blanches, par du découragement et du combat, de la prière et de l'imploration. La joie de servir l'Eglise du Christ prend un tour nouveau. Oh, soyons clair, si la croix est présente dans ma mission, ma difficulté n'est rien auprès de celle des personnes victimes. Là où j'ai la liberté de prendre de la distance, de voguer vers d'autres lieux, les souffrances inscrites dans leur corps, la trahison subie par chaque personne victime ne peuvent pas être éradiquées. Pour nous, chaque fois qu'une affaire surgit, que des victimes témoignent, c'est le même effroi face à ces dignités bafouées, c'est le même effroi qui nous étreint et cela ne doit pas changer : s'habituer à la violence est une violence supplémentaire.

La communication n'est pas un exercice solitaire mais dans ces moments où il faut combattre le mal à la place qui est la nôtre, le compagnon ultime est bien le Christ crucifié aujourd'hui ressuscité.

Accomplir une mission « technique », ici communiquer avec clarté et droiture, c'est aussi prier le ressuscité pour tous sans en oublier aucun. Parce que le Christ est blessé par ces actes, c'est toute l'Eglise qui est blessée. Alors oui, prier seul et prier ensemble en Eglise. Se soutenir les uns les autres, échanger comme nous le faisons aujourd'hui : c'est alors le cœur de l'Église, le cœur des baptisés qui s'unit au cœur du Christ.

Notre mission de baptisés, et de communicant, reste et restera l'annonce du « beau », du « bon », du « bien » et de la « joie » car ils existent. Tant de baptisés, qu'ils soient prêtres, religieux et religieuses, diacres, tant de laïcs engagés sont restés fidèles à leur engagement. Il faut aussi parler d'eux, la lumière n'est pas faite pour rester sous le boisseau. Il convient par ailleurs de les soutenir, de comprendre leur souffrance face aux dérives de leurs frères et sœurs, tout en gardant première la mission d'écouter et de soutenir les victimes.

Notre mission est et restera difficile. Je suis – pardonnez-moi le mot – « vrillée », lorsque la parole d'une personne victime, d'un évêque, d'un enfant, de quiconque en fait, est instrumentalisée ; au fond, quand le mensonge, quand la parole tordue, parvient à s'immiscer. L'Ecriture nous met en garde dès le livre de la Genèse et au long des textes bibliques et pourtant.

Malgré toutes les catastrophes qu'il y a eu en la matière, je crois que la communication de l'Eglise est un service de la vérité, qu'elle peut être une contribution à cheminer avec l'irréparé, une contribution à le réparer peut-être, et que communiquer est nécessaire pour prévenir d'un oubli qui laisserait le champ libre au tragique.

Je le partageais en démarrant mon propos, vous, personnes victimes, m'avez révélé un peuple ; un peuple à libérer comme cela se passe au chapitre 3 du livre de l'Exode (Ex 3,1-12). Un peuple dont le Seigneur a vu la misère et entendu les cris. Reprenant ce passage, je suis frappée de lire que Moïse est d'emblée prêt à faire un détour pour aller voir l'extraordinaire (en l'occurrence ce buisson qui ne se consume pas). Il se montre en revanche réticent à retourner sur ses pas pour aller libérer ce peuple : « Seigneur qui suis-je ? » interroge-t-il. « Je suis avec toi » répond le Seigneur. J'ai besoin de lire et de méditer ces versets pour faire barrage aux dérobades qui nous guettent toujours quand il s'agit de revenir sur ses pas, d'être confronté à la souffrance, d'entendre les cris des personnes victimes, de regarder les agissements de leurs bourreaux, les errements du peuple de pêcheurs que nous sommes. Même si c'est ultimement pour empêcher ce qui détruit la vie, des vies.

Lourdes est la cité des miracles, et ma prière y est celle-ci : qu'à la tentation de la dérobade parfois nourrie par la peur pour notre réputation, notre image mais aussi et surtout par la violence et les souffrances que nous découvrons, nous puissions répondre par le décentrement, l'ouverture et la compassion. Puissions-nous continuer à consentir à être émondés par la parole des personnes victimes, vulnérables, des enfants, des fragiles, des souffrants. Consentir à être émondés aussi par nos paroles partagées. Ainsi pouvons-nous grandir ensemble et espérer que, du chemin tracé à la suite du Christ, advienne justice, vérité et vie.

Lourdes, Claire Bernier